

LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

> " Ils ne sont pas *morts*.
> Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 6. --- Juin, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	$2 00
" CE CAHIER	0 20
" TROIS CAHIERS	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(*Les frais de poste en-sus :*)

Etats-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

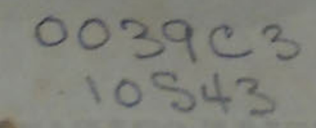
CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 41.

Canada

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13.

France.

PARIS Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5



DE LA LIBERTÉ.

Ce sujet, avons-nous dit, est traité depuis sept mois, dans le journal ultramontain, par Mr. l'abbé Perché. Dans sa croisade contre ce qu'il appelle les "libres-penseurs", les "libérâtres", les "voltairiens" et les "révolutionnaires", cet écrivain, partant de suppositions absurdes, arrive nécessairement à des conséquences absurdes : le lire, c'est le réfuter, et nous ne comptions pas nous en occuper autrement ; mais les sophismes d'un prêtre peuvent égarer encore quelques gens simples, et voilà sans doute pourquoi un Invisible, le pape Léon X, nous a fait, à ce propos, trois communications que nous allons transcrire ci-après. Nous ne les avons point provoquées ; elles nous ont été faites à autant de séances, à plusieurs semaines d'intervalle, et spontanément, lorsque nous venions de cesser notre conversation, qui avait roulé sur d'autres sujets; et chacun de ces articles a été écrit d'un seul trait, avec cette rapidité que nous avons déjà signalée maintes fois.

En comparant les dates de nos séances avec les numéros du *Propagateur catholique* où se trouvent les articles auxquels Léon X semble faire plus particulièrement allusion, nous arrivons à croire que Mr. Perché est l'objet d'une certaine surveillance de la part des Invisibles. Puisse-t-il en être persuadé ! Nous ne savons s'il croit toujours que les communications spirituelles sont l'œuvre du "Diable": il n'en parle plus, du moins dans son journal ; mais un autre prêtre a eu l'air de dire que tout cela venait de nous, parce qu'il en trouve le style bien inférieur à ce que nous ont laissé Voltaire et tant d'autres dont nous avons publié les dictées. Ce brave homme ignore sans doute que, sauf les cas où les Esprits cherchent d'abord à convaincre de leur existence (et c'est alors qu'ils font ce qui paraît des tours de force), ils se bornent à suggérer les idées, que le médium exprime ensuite dans son langage et le style qui lui est particulier. Il est vrai que les Esprits soufflent quelquefois les mots ; mais cela est rare : ils n'attachent qu'une médiocre importance à la forme. S'il fallait absolument, lorsqu'ils ne cherchent plus à prouver leur existence, mais bien à instruire des hommes convaincus, s'il fallait, disons-nous, que le style des communications fût exactement celui de l'Esprit inspirateur, comment se ferait-il

qu'il y ait tant de différence entre celui des inspirés d'autrefois, eux qui communiquaient, dit-on, avec le "Saint-Esprit"? Et encore, nous ne voyons pas les originaux de la Bible ; il est probable que le traducteur y a mis du sien et donné, par là, quelque uniformité à ces divers écrits. Nos médiums ne prétendent pas recevoir leurs inspirations d'une source aussi parfaite que le "Saint-Esprit".

Quand on n'a pas d'autres arguments à nous opposer, on doit laisser à chacun *la liberté* de vérifier si ce que nous avançons est exact. Le moyen en est simple et la chose en vaut la peine. Les Invisibles pouvant se manifester en tous lieux, il n'y a qu'à chercher des médiums, et l'on en trouvera peut-être dans toutes les familles. Que l'on expérimente donc partout, et, si l'on procède bien, tous ces enseignements qui nous viennent d'en haut, tant pour le progrès moral et intellectuel que pour la conservation de la santé et la guérison des malades (et dont l'exiguité de notre feuille ne nous permet de publier qu'une partie) se produiront également sous la main ou par la bouche d'une sœur, d'un frère, d'une personne bien connue, et l'on croira, et la vérité se propagera de proche en proche, et les apôtres de l'obscurantisme eux-mêmes ouvriront enfin les yeux à la lumière. C'est ce que nous leur souhaitons.

Voici les communications annoncées plus haut :

Venez maintenant, dit l'Eternel, et débattons nos droits. (Isaïe, I, 18.) Venez et débattons nos droits. Il n'est pas question ici de discuter les droits de l'Eternel : il a tous ceux que donnent le pouvoir sans bornes, la bonté infinie, l'éternelle durée ; mais nous pouvons examiner les droits de la créature, ceux qu'on lui conteste en particulier : le droit de penser, le droit de comparaison et d'investigation, le droit de décision dans les questions pour elle les plus importantes et qui la touchent de plus près.

Le droit de penser, plusieurs vous disent qu'il ne vous appartient pas. Cependant la pensée vous est aussi naturelle que la respiration, et il est aussi absurde de vouloir empêcher l'homme d'accepter la pensée qui vient à son esprit, qu'il le serait de vouloir lui faire rejeter l'air qui se présente à ses poumons pour entretenir en lui la vie. Il est vrai que quelquefois on prive l'homme de la faculté de respirer (en le pendant), mais on ne fait cela que dans des cas très-graves, et l'on sait que la mort s'en suit. Ainsi donc, empêcher l'homme de penser, c'est lui infliger (si toutefois cela était

possible) une sorte de pendaison morale qui détruirait en lui la vie intellectuelle. Il ne s'agit donc pas, pour les gens humains et raisonnables, d'empêcher l'homme de penser, mais de diriger sa pensée : de la diriger sur ce qui est bon et bien, et d'empêcher ainsi qu'elle ne s'égare dans le dédale des choses mauvaises, — dédale d'où l'on ne sort jamais aussi pur qu'on y est entré.

Le droit de réfléchir est aussi l'un de ceux que l'on conteste aux sectaires de plusieurs croyances ; il faut qu'ils laissent le prêtre ou le ministre réfléchir pour eux : Ne faites pas, leur dit-on, ne faites pas usage de votre raison ; elle est charnelle, elle est sujette à l'erreur, elle vous tromperait. — Eh ! messieurs les ministres, de quel droit réfléchiriez-vous pour les autres ? Votre raison n'est-elle pas tout aussi fautive que celle de ceux à qui vous interdisez de se servir de la leur ? Etes-vous inspirés ? Mais pourquoi ne le seraient-ils pas aussi ? Quoi ! vous défendez de réfléchir sur le spiritualisme, et vous prétendez que les médiums sont, ou des charlatans ou des fous ! Seriez-vous l'un ou l'autre ? seriez-vous l'un et l'autre, vous qui avez (d'après votre prétention même) l'idée que vous recevez l'inspiration de ce qui est bien et de ce qui est mal ? Etre inspirés d'en haut, qu'est-ce que nos médiums prétendent de plus ?

Ah ! il est bon pour l'homme de réfléchir par lui-même, de réfléchir profondément et sérieusement à ce qui le touche de si près. Il ne faut pas qu'il s'en rapporte au témoignage des autres sur bien des sujets importants ; mais qu'il les étudie et les juge par lui-même. Dieu, son créateur, ne lui a pas accordé la raison pour qu'il la laisse oisive. Il ne l'a pas donnée à toute l'espèce pour que quelques-uns seulement aient le droit de s'en servir ; s'il eût fait cela, il n'eût plus été le Dieu juste, conséquent et paternel qu'il est. Il n'a donné à l'homme rien qui doive lui être inutile ; il n'a rien créé d'inutile dans la Nature : examinez-la dans ses moindres détails, depuis les minéraux les plus grossiers, depuis les végétaux les plus informes, depuis les animalcules les plus incomplets, jusqu'aux globes lumineux qui vous semblent rouler au-dessus de vos têtes; partout vous rencontrez non-seulement la beauté, non-seulement l'harmonie, mais encore et d'abord l'utilité. Peut-être cette utilité ne vous sera-t-elle pas immédiatement visible, peut-être ne sera-t-elle pas visible à votre siècle même ni à ses savants les plus sérieux et les plus renommés ; mais un jour viendra où, de ce minéral jusqu'alors délaissé, on fera, qui sait ! des instruments d'une

nouvelle espèce, pour lesquels le fer eût été insuffisant, l'argent et l'or trop dispendieux ; où, de ce végétal informe, on extraira un salutaire breuvage ; où, de cet animalcule incomplet, on tirera une pourpre rivale de celle de Tyr.

Ainsi, tout aurait son utilité, sa raison d'être, jusqu'aux animaux venimeux, jusqu'aux plantes vénéneuses ; seule la raison de l'homme aurait été créée pour l'inaction ! Ah ! c'est un blasphême qu'une telle pensée. Laissez donc les chefs de secte essayer de la retenir esclave, cette belle raison humaine ! Ils y ont réussi longtemps, mais tout empire injuste a son terme fixé. Laissez-les s'épuiser en efforts insensés, aussi insensés qu'infructueux, à présent que l'heure a sonné, à présent que l'ère de la raison est venue, et croyez en la solidité de vos droits. Vous avez droit à la pensée, à l'examen, à la réflexion et à la décision qui en est la suite naturelle. Croyez-le bien, et soyez sans crainte. Réfléchissez, pensez, et cela, si vous le faites bien, vous conduira à une appréciation plus exacte du bien et du mal, du juste et de l'injuste, à une connaissance plus intime de la nature de l'homme, de vous-même, à un plus saint respect pour les droits de tous, à une plus intense admiration des œuvres du Créateur, et à une plus entière soumission aux lois qu'il a tracées pour l'harmonie de l'univers et pour le bonheur de ses créatures.

Léon X.

Il se rencontre des gens qui, ne comprenant pas le sens du mot *liberté*, ni la dignité et les prérogatives de l'homme libre, écrivent cependant des pages, des volumes sur ce sujet trop grand et trop noble pour eux, et laissent éclore sous leur plume, au milieu de sophismes d'une force peu commune, des phrases telles que celle-ci : La liberté des cultes consiste pour tout homme intelligent et éclairé à embrasser et à professer la religion catholique (1). Comment ne pas s'émerveiller qu'il y ait, en plein dix-neuvième siècle, des journalistes pour écrire de telles choses, et surtout, surtout des lecteurs assez bénins, assez patients ou assez simples pour les lire et les accepter ! A ce propos, faisons aujourd'hui quelques réflexions qui complèteront ce que nous disions, il y a quelque temps, au sujet des droits déniés à l'homme par les sectes : droits de pensée, de réflexion et de décision.

L'écrivain auquel nous faisons particulièrement allusion, veut bien que la liberté de culte consiste *à choisir* celui qui

(1) Mr. l'abbé N. J. Perche, dans le *Propagateur catholique* du 29 mai dernier. (Note de l'Editeur.)

est le plus en harmonie avec la vérité, celui qui offre à la foi les meilleures garanties ; mais il refuse à l'homme le droit d'examiner, d'approfondir et de comparer les dogmes, la morale, les enseignements de tous les cultes avant de s'en choisir un ; il nie la nécessité ou même l'utilité de cet examen, de cette comparaison antérieure au choix de l'homme. Selon lui, il suffirait de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la religion catholique, d'entendre un de ses prêtres, de lire un de ses catéchismes, pour être profondément et à jamais convaincu de la vérité infaillible de cette religion !

Mais est-il donc possible de s'assurer qu'une religion offre les caractères les plus frappants de vérité, sans en avoir comparé les enseignements à ceux d'une autre ? Et remarquez que parmi ceux qui font cet examen et cette comparaison, il y en a beaucoup, le plus grand nombre, qui désertent l'église catholique ; et s'ils ne se joignent pas aux églises protestantes, c'est que l'examen les a portés à conclure que dans chaque secte, la somme des vérités enseignées est tellement absorbée, dissimulée par la foule des erreurs et des contradictions, que décider laquelle est vraie, est chose absolument impossible. La religion catholique fait des adeptes, mais jamais en s'adressant à leur raison, dont au contraire elle leur interdit l'usage ; elle les prend par la pompe des cérémonies qui frappent l'imagination, par le luxe et la majesté de ses églises, par l'éloquence généralement sophistique mais parfois entraînante de ses prédicateurs, par les menaces et par les promesses, par le charme du mystère, par l'attrait du repos, par la tendance au mysticisme et par la faiblesse de ceux-mêmes à qui elle s'adresse. La religion catholique jette, qu'on nous passe cette vulgarité, de la poudre aux yeux de ceux qu'elle veut séduire, comme à ceux de ses dévots et de ses convertis ; que s'ils s'arrêtent pour secouer la poussière, ouvrir les yeux et voir, la religion s'indigne, tonne et menace ; puis, quand elle les voit ébranlés, flatte, caresse et promet. Alors le soin de leur âme devient *la chose* de l'église ; qu'ils s'en remettent au directeur du soin de penser pour eux et de les guider dans le chemin du ciel : il les y conduira tout droit, moyennant peu de leur part, — moyennant l'aveu des fautes qu'ils pourront commettre, des visites et des présents aux églises, des aumônes aux pauvres protégés par le clergé, car il s'est réservé le monopole des bons pauvres ; moyennant quelques abstinences, plaisanterie pour les riches convertis, obligation rigoureuse pour les pauvres ; — moyennant ces conditions, le salut des catholiques sera assuré : c'est l'église qui

en fait foi ; mais, condition plus importante que toutes les autres, qu'ils obéissent passivement, qu'ils n'écoutent pas les suggestions de leur bon sens, qu'ils ne questionnent pas, qu'ils ne raisonnent pas, car alors les punitions de l'orgueil, l'impénitence finale, le spectre du purgatoire et de l'enfer se dresseraient menaçants à leur horizon assombri.

Qu'est-ce que la raison a eu à voir dans tout cela ? Si on avait laissé l'homme réfléchir à son aise sur la possibilité de la vertu attribuée aux sacrements ; sur les gouttes d'eau du baptême changeant l'esclave du démon en fils de Dieu, en enfant chéri de l'église, et effaçant toutes les souillures ; sur les paroles de la confession qui les réeffacent quand elles se sont reproduites ; sur la présence de Dieu, le Grand, l'Immense, l'Eternel, dans une hostie faite par la main des hommes ; dans la plus minime parcelle de cette hostie ; dans des milliards d'hosties et de parcelles d'hostie ; sur la descente du St. Esprit, cette autre personnification de la Divinité, venant à l'enfant ou à l'homme à l'ordre de l'évêque seul — et en cela se montrant plus digne, malgré son rang de troisième personne, que le Père et le Fils qui, eux, descendent humblement, à la parole du plus modeste prêtre, dans le morceau de pain sans levain qu'il plaît à celui-ci de leur indiquer pour demeure ; — si, disons-nous, on permettait à l'homme de réfléchir sur ces choses, calme et non influencé par les circonstances extérieures, par l'encens, les fleurs, les lumières, la musique émouvante de l'orgue, les chants graves ou plaintifs des enfants et des femmes, par les mille détails du culte catholique, restes des rites païens, combien de ceux qui se sont jetés, étourdis et comme enivrés, dans les bras de l'église romaine, s'en fussent éloignés avec dédain ou du moins avec une profonde indifférence ! Que dire d'une religion qui se croit ou s'annonce la plus vraie, la seule vraie, puisqu'il n'y a pas de degrés dans la vérité : elle est, ou elle n'est pas ; que dire de cette religion, lorsqu'on la voit obligée de conquérir par les sens, en interdisant l'usage de la raison, alors qu'il est question d'une chose aussi particulièrement du ressort de la raison que le choix d'une religion, la recherche d'une vérité dont dépend le repos, la noblesse et le bonheur de la vie ?

LEON X.

(*A continuer.*)

Les libres-penseurs n'en sont point arrivés à n'avoir aucune croyance par parti pris et parce qu'en commençant leurs investigations ils s'étaient dit d'avance : nous n'aurons point

de religion ; mais parce qu'ayant commencé leurs recherches dans le but d'embrasser la meilleure des religions, et n'en ayant point trouvé de bonne, ils n'ont pu faire autrement que de s'abstenir et de tâcher de se former à eux-mêmes un culte qui ne participât en rien aux erreurs des autres : aux erreurs des cultes reconnus et patronisés par la foule des gens que nous appellerons, en opposition à la dénomination de "libres-penseurs", les Non-Penseurs ou les Penseurs-à-la-chaîne ; mais la première dénomination leur convient mieux.

Les libres-penseurs, voyant que les raisons données à l'homme pour qu'il fît le bien et pour qu'il évitât le mal sont des raisons plus ou moins illusoires, ont cherché au fond de leur conscience, dans ce sens inné du devoir, que quelques catholiques veulent bien consentir à ne pas nier ; dans leur dignité d'hommes, dans le respect que comme tels ils se doivent à eux-mêmes, et que comme frères ils doivent à toute leur race ; ils ont cherché dans ces sentiments naturels les raisons déterminantes d'une conduite qui, si elle ne les a pas placés au rang des anachorètes, ne les a pas non plus mis au rang des rebuts de création qui se rencontrent si souvent dans les différentes sectes de Non-Penseurs répondant aux dénominations de catholiques, de protestants, etc.

Il est à remarquer que les libres-penseurs se rencontrent, la plupart du moins, dans les classes éclairées de la société, parmi les gens qui ont reçu de l'éducation, et que parmi eux l'on voit peu, et rarement, de ces criminels que leur prêtre est obligé d'accompagner sur l'échafaud. La preuve de ce que j'avance ici, c'est que lorsqu'il se trouve un criminel qui, en mourant, refuse de se confesser, cela fait une sensation profonde parmi les moutons non-penseurs, et cette sensation ne pourrait avoir lieu, vu l'influence de l'habitude, si les libres-penseurs, qui tous refuseraient de se confesser, étaient des hommes sans frein, prêts à tout pour se procurer le bonheur, tels que les catholiques-ultra veulent bien les représenter.

Je ne puis continuer ; je suis obligé, vu l'état de l'atmosphère et celui des nerfs du médium, d'employer une force trop considérable pour la diriger : cela l'épuise et lui nuit.

LEON X.

AUTRES COMMUNICATIONS.

Le médium nous a dit avoir rêvé deux fois qu'on lui faisait écrire une communication ; il est sûr que c'était toujours la même, et pourtant il n'a aucune idée de ce qui en faisait le sujet. Nous avons pensé qu'il allait l'écrire réellement devant nous, mais voici ce qui est venu sous sa main :

Mon intention, en venant ce soir à votre cercle, était d'abord de traiter quelque sujet historique ; mais, toutes réflexions faites, j'ai pensé que ce que je pourrais vous dire est tellement opposé à ce qu'on a écrit jusqu'ici sur l'histoire, que je courrais le risque de n'être pas cru du plus grand nombre des lecteurs. C'est pourquoi il vaut mieux attendre pour cela que les hommes soient mieux préparés et plus croyants ; alors nous leur dévoilerons de grandes vérités, et ils seront bien surpris de voir comme on les a trompés, comme on a défiguré la plupart des faits, et combien de prétendus héros, que la flatterie a élevés sur le pavois, étaient en réalité petits et très-peu dignes de leur haute réputation.

Au lieu d'histoire, vous me permettrez donc de vous parler des évènements actuels : vous verrez par ce que je vais vous dire, que les hommes sont toujours les mêmes et que, malgré les leçons de l'expérience, ils sont incorrigibles et commettent sans cesse quelque nouvelle sottise. En effet, le rétablissement des ordres religieux en France, est une faute des plus graves, un immense pas rétrograde, le comble de l'absurdité ; et le fait, par lui-même, est tellement invraisemblable, qu'on a de la peine à y croire. Qui eût dit qu'après avoir renversé ces institutions inutiles, pour ne pas dire nuisibles à la société ; ces institutions dont on a constaté et flétri si souvent les scandaleux abus ; qui eût dit qu'on les rétablirait aujourd'hui, qu'on aurait encore des moines, et que bien plus, il se trouverait des gens assez stupides, ou plutôt assez outrecuidants pour faire leur apologie et vanter *leur humilité, leur chasteté, leur désintéressement, leur sainteté* et surtout *leur utilité !* Mais c'est impossible, direz-vous : relever les couvents, ces repaires de fainéants et de luxurieux, qu'on a été obligé de réformer plus d'une fois, et dont la révolution a fait enfin justice ; vouloir nous ramener au moyen âge ! et cela en plein XIXe siècle, en France, au centre de la civilisation européenne ! Allons donc, vous plaisantez, Père Ambroise, et vous savez tout aussi bien que nous que ce serait une insigne folie, un épouvantable contre-sens, un monstrueux anachronisme ! — Je ne plaisante pas du tout, je vous prie de le croire ; on voit de toutes parts s'élever des communautés religieuses ;

l'Espagne chasse ses moines, et la France leur donne asile, comme si elle n'avait pas déjà bien assez de ses curés et de ses évêques ; et si cela dure encore quelque temps, on verra bientôt dans les rues autant de frocs que d'uniformes, autant de capucins que de soldats. Au reste, pour peu que vous doutiez de ce que je vous dis, lisez le *Propagateur catholique* du 15 mai, et vous y verrez un long article extrait du *Courrier de la Gironde*, dans lequel non-seulement on annonce comme un fait positif le rétablissement des ordres religieux, mais où l'on prouve outre cela, par des *arguments irrésistibles*, que toutes les qualités dont j'ai parlé plus haut leur appartiennent essentiellement et sans aucune restriction. Vous y verrez aussi que "les cloîtres ont sauvé autrefois l'Eglise," et que d'eux seuls on doit attendre une réforme sociale et l'amélioration de la race humaine. Mais ce que vous n'y verrez pas, et ce qu'on s'est bien gardé de dire, c'est que l'homme qui a porté le coup le plus formidable à cette même Eglise, est sorti d'un de ces cloîtres, et que c'est à un moine augustin qu'elle doit un de ses plus terribles revers : la perte de son prestige et de la plus grande partie de sa puissance.

Je crois qu'en voilà suffisamment sur ce chapitre : ne nous occupons plus de ces gens-là ; laissons à leurs compères le soin de prendre leur défense et de leur prodiguer l'encens ; ils s'en acquittent avec tant d'esprit et surtout avec tant de *bonne foi !* ils savent si bien chanter leurs vertus sur tous les tons et en faire de petits saints aux yeux des sots, que ceux-ci pleureront de joie et d'attendrissement en lisant la litanie des louanges qu'on prodigue à leurs idoles, et s'empresseront de faire chorus avec leurs panégyristes, car, comme le dit Despréaux :

"Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire."

Cependant encore un mot, mes amis, avant d'en terminer tout-à-fait avec ces bons moines ; n'allez pas croire que le rétablissement des monastères puisse en aucune façon faire tort au spiritualisme : si d'un côté ils sont nuisibles à la société, ce qui ne durera pas longtemps, de l'autre ils deviendront utiles à notre cause, car c'est du sein des cloîtres que doivent sortir un jour ses plus fermes défenseurs. La vie monastique permettant à l'homme de s'isoler entièrement des affaires matérielles, au premier jour on verra quelque brave reclus, homme de bien, homme de cœur, aussi instruit que convaincu, secouer le joug de l'obscurantisme et entraîner avec lui une grande partie de ses frères, qui rendront alors de véritables services à l'humanité en se faisant les apôtres dévoués de la

nouvelle doctrine, et en réhabilitant ce XIXe siècle, si indignement calomnié par les ennemis du progrès ; ce XIXme siècle, qui est le commencement d'une ère nouvelle, d'une régénération de l'espèce humaine : le véritable siècle de lumières, celui où l'on voit apparaître une religion en harmonie avec les grandes découvertes de la science, qu'il a été impossible jusqu'ici de concilier avec les autres croyances ; enfin le siècle qui doit éclipser ceux des Périclès, des Auguste, des Médicis, des Louis XIV et tous ceux dont l'histoire a légué le souvenir à la postérité.

Réjouissez-vous donc d'être venus au monde dans cette heureuse période ; remerciez Dieu du plus profond de votre cœur de ce qu'il vous a permis d'assister à la naissance du spiritualisme et de ce qu'il vous a placé au nombre de ceux qui sont appelés à en propager la doctrine. Mais n'oubliez pas que vous avez là une noble mission à remplir et que vous ne devez pas l'abandonner un seul instant, ni vous laisser rebuter par les difficultés que vous rencontrerez nécessairement sur votre chemin. N'oubliez pas que malgré les progrès qui se font tous les jours, la corruption règne encore en souveraine dans presque toutes les classes de la société, et ne vous laissez pas gagner par la contagion. Soyez bons, humains, généreux, rendez le bien pour le mal, travaillez à faire germer les bons principes ; combattez à outrance l'hypocrisie, le matérialisme et l'incrédulité ; tâchez de ramener l'égoïste à des sentiments plus charitables, et surtout prêchez d'exemple, car le meilleur moyen de convaincre vos antagonistes, c'est de leur prouver par votre conduite que vous valez mieux qu'eux, et que c'est à votre croyance que vous êtes redevables de cet avantage. LE PÈRE AMBROISE.

Nous avons demandé quel avait été le sujet du double rêve du médium ? L'invisible a repris :

C'est justement cette communication sur l'histoire, dont j'ai parlé au commencement de celle-ci ; je vous ai dit pourquoi j'ai cru devoir ne pas vous la donner ce soir et la remettre à une époque plus convenable.

Nous nous entretenions d'un affreux malheur : une de nos connaissances avait eu, tout récemment, les deux jambes brisées sur un chemin de fer, et l'une d'elles venait d'être amputée. Le médium nous expliquait comment il comprenait que l'on doive sauter du char (si tant est que l'on y soit forcé pendant la marche du convoi), quand tout-à-coup sa main s'est mise à écrire l'article que voici :

Lorsque je viens près de vous, mes bons amis, je regrette de ne pouvoir vous dicter une communication dans le genre de celles que vous font écrire quelques-uns des esprits qui fréquentent votre cercle ; mais comme je n'ai ni la facilité du Père Ambroise, ni le génie de Voltaire, ni l'éloquence de Bourdaloue, je me contenterai de vous faire part de ce qui se passe dans le monde spirituel, bien persuadé d'avance que tout ce qui a rapport à notre cause vous fait toujours plaisir et ne peut manquer de vous intéresser au plus haut point.

Vous saurez donc que non-seulement les invisibles travaillent individuellement à instruire les hommes par les manifestations qu'ils produisent avec l'aide des médiums, mais aussi qu'ils s'occupent ensemble à chercher les meilleurs moyens de convaincre les plus incrédules. Cette mesure est devenue indispensable, et vous en comprendrez facilement la nécessité, si vous voulez prendre la peine d'examiner un peu l'état actuel de la société. Il s'y trouve, en effet, un certain nombre de personnes auxquelles il est si difficile de faire admettre les vérités du spiritualisme, que bien des gens regardent leur conversion comme impossible. Cependant comme ces hommes sont généralement de bonne foi dans leur manière de voir ; qu'ils ne sont parvenus à ce degré de scepticisme que parce que jusqu'ici on ne leur a présenté aucune croyance qui puisse les satisfaire, et que néanmoins ils s'estimeraient heureux d'en avoir une ; comme ce n'est point l'intérêt, mais le manque de conviction qui les porte à persister dans leur opinion, nous ne regardons point leur état comme désespéré, et nous pensons que c'est pour nous un devoir de faire tout notre possible afin d'écarter de leurs yeux le voile qui leur cache la lumière et les empêche de reconnaître qu'ils sont dans l'erreur.

C'est dans le but d'arriver à cet important résultat, c'est afin de convaincre les sceptiques, que dans une immense réunion qui a eu lieu la semaine dernière, il a été proposé d'ouvrir un concours où chacun présenterait un plan à ce sujet. La proposition a été adoptée d'une voix unanime, et au moment où je vous parle, on s'occupe sérieusement de cette affaire. Un comité choisi parmi les esprits les plus expérimentés est spécialement chargé de prendre connaissance des divers moyens qui lui seront soumis et de n'admettre que les plus convenables. Aussitôt que le travail sera terminé, il en sera donné avis aux membres de l'assemblée, lesquels devront s'entendre sur celui des plans qu'il faudra suivre, soit qu'il y en ait un qui réunisse toutes les conditions requises, soit

qu'on choisisse dans les meilleurs ce qui sera le plus propre à remplir le but auquel on veut atteindre.

Il y a tout lieu d'espérer que cette nouvelle mesure sera couronnée d'un plein succès ; ceux qui sont chargés de la mettre à exécution sont des esprits supérieurs, renommés pour leur haute sagesse, leurs vastes connaissances et l'étude approfondie qu'ils ont faite du cœur humain. Il est presque impossible, avec tant d'éléments réunis, de ne pas avoir de grandes chances de réussite, surtout si l'on considère que l'impulsion est déjà donnée, et que ceux qu'il s'agit de convertir sont des hommes de bien, sceptiques, il est vrai, mais pleins de bonne foi, et qui ne demandent pas mieux que d'être convaincus.

Lorsque nous aurons obtenu cette conversion, nous nous occuperons immédiatement d'une autre qui n'est pas moins importante : nous tâcherons de ramener à de meilleurs sentiments ceux qui ne combattent le spiritualisme avec tant d'acharnement, que parce qu'il est contraire à leurs propres intérêts. Quoiqu'ils méritent beaucoup moins notre attention que les autres, nous ne devons pas oublier qu'ils font partie de la grande famille, et que par là-même ils ont des droits à notre sollicitude. Aussi ferons-nous pour eux ce que nous faisons pour les premiers, ce que nous faisons pour tous, et Dieu, qui est témoin de notre bonne volonté, ne nous abandonnera pas dans une si louable entreprise.

Tout ce que je viens de dire ici paraîtra probablement bien étrange, bien mesquin à ces hommes qui doutent de tout, rient de tout et trouvent matière à plaisanter jusque dans les choses les plus sérieuses ; mais ceux qui veulent bien se rappeler ce que nous avons déjà dit plusieurs fois : que les habitants du monde invisible ressemblent beaucoup aux habitants du monde terrestre, ne seront nullement surpris d'apprendre qu'il y a parmi nous des assemblées, des discussions, des projets de réforme, et ne trouveront pas extraordinaire que nous réunissions tous nos efforts pour faire triompher le progrès et contribuer au bonheur de l'espèce humaine.

X.

VENGEANCE D'UN MORT.

On dit que "la loi du talion n'est point en usage parmi les chrétiens" (*Dict. de l'Acad.*); il serait plus exact de reconnaître que Jésus avait condamné cette loi, mais que les soi-disant chrétiens nous l'ont rendue : ils punissent de mort les meurtriers. La peine capitale n'est pas seulement anti-chrétienne ; c'est une maladresse, et elle sera rayée de nos codes, lorsque les hommes seront spiritualistes. L'emprisonnement serait une punition pour le criminel ; la mort n'en est pas une, puisqu'elle met l'esprit en liberté, et que l'homme, c'est son esprit. On devrait donc le retenir aussi longtemps que possible ici-bas, afin qu'il pût s'améliorer ; car si on l'envoie méchant dans l'autre vie, si on l'y envoie "la haine dans le cœur et le blasphême à la bouche", comme l'invisible Affre nous le disait, il y a quatorze mois, dans une communication remarquable que tout le monde devrait lire (vol. I, pag. 106-107), il pourra peut-être faire encore du mal aux mortels qui le perdent de vue, mais qu'il ne quitte pas.

Stovall, dont nous avons publié une communication dans notre dernier numéro, était déjà repentant dans sa prison ; il croyait à une autre vie, puisqu'il disait au Dr. Deléry, qui l'a consigné dans sa lettre à l'*Abeille* : "S'il est permis aux esprits de se souvenir de ce monde, je ne vous oublierai jamais." Aussi, Stovall n'est pas malheureux ; et loin de regretter qu'on l'ait renvoyé d'ici-bas, il remercie les hommes qui l'ont fait mourir. *Il n'a donc pas été puni.*

Verger, le meurtrier de l'archevêque Sibour, vint spontanément aussi à plusieurs de nos séances, peu de temps après son exécution, et il avait encore à cette époque "la haine dans le cœur"; cependant il nous tenait le même langage au sujet de la peine de mort : il se moquait des *aveugles* qui avaient cru le punir en le *déshabillant*, en lui ôtant le corps, cette camisole de force que la société ne lui avait pas donnée, et qu'elle n'avait pas le droit de lui prendre !...

Orsini croyait à une autre vie ; il le prouvait, au moment de sa condamnation, lorsqu'il rappelait à son défenseur deux vers très-significatifs de Dante, et qui se traduisent ainsi : "Je m'élèverai de la mort et serai un ennemi de plus en plus cruel, bien que mon esprit soit dépouillé de son enveloppe et mes cendres dans le tombeau." On aurait pu croire qu'il comptait se venger ; mais il n'en fera rien.

Quant à la possibilité pour les hommes haineux et vindicatifs de faire encore du mal après leur mort, on peut en juger par l'exemple suivant :

En l'an 1698, le Révérend Mr. Smythies, vicaire de Saint-Giles, Cripplegate (Londres), publia le récit d'un vol avec assassinat commis sur la personne d'un de ses paroissiens, Mr. Stockden, par trois individus, dans la nuit du 23 décembre 1695, et de la découverte des auteurs du crime, au moyen de plusieurs *rêves* que fit Mme. Greenwood, voisine du défunt. Voici les traits principaux de cette affaire :

Dans le premier rêve, Mr. Stockden (l'esprit du défunt) désigna à Mme. Greenwood une maison dans Thames street, où, disait-il, se trouvait un des assassins. Le lendemain matin cette dame s'y transporta, accompagnée d'une voisine, et apprit que Maynard y logeait, mais s'était absenté pour le moment.

Dans le second rêve, Mr. Stockden lui fit voir la figure de Maynard, marquée d'un signe près du nez (cet individu n'était point connu de Mme. Greenwood), ajoutant que Maynard devait être arrêté et livré par un tréfileur. On ne tarda pas, en effet, à trouver cet homme (*ami* intime de Mr. Stockden) et il fut arrêté.

Dans le troisième rêve, Mr. Stockden se présenta, mais avec un air de mécontentement, et conduisit Mme. Greenwood (mentalement, bien entendu) à une maison située dans Old street (maison que ne connaissait point la dame) et l'avertit qu'un des complices y résidait. Mme. Greenwood y alla aussi avec la même voisine, et s'assura que Marsh fréquentait cette maison ; il avait disparu, mais il fut arrêté plus tard dans un autre endroit.

Dans le quatrième rêve, Mme Greenwood fut conduite par Stockden au-delà du pont, en remontant vers le Borough (quartier de Londres) et introduite dans une cour où elle vit Bevil, le troisième assassin, et sa femme, lesquels lui étaient tout-à-fait étrangers. En entendant raconter son rêve, on supposa que cette cour devait être celle de la prison. Elle s'en fut donc à la prison de Marshalsea, accompagnée de la gouvernante de feu Mr. Stockden, à laquelle on avait mis un bâillon la nuit du meurtre. Là, Mme. Greenwood reconnut l'homme et la femme de son rêve ; la gouvernante ne parvint pas d'abord à constater l'identité de l'homme, par la raison qu'il ne portait plus sa perruque, mais il fut reconnu aussitôt qu'il l'eut reprise.

Les trois complices furent exécutés, et Mr. Stockden apparut encore en rêve à Mme. Greenwood, et lui dit : "Elizabeth, je te remercie ; que Dieu te récompense pour ce que tu as fait."

Après ces évènements, cette dame se trouva délivrée des terreurs dont elle était assaillie au point qu'elle en était défigurée.

J'ai puisé ce résumé dans le livre de John Beaumont, sur les *Esprits :* ouvrage publié six ou sept ans seulement après la narration du Rév. Mr. Smythies. Il est dit, de plus, que le récit en fut attesté par l'évêque de Gloucester, le Doyen d'York, le conservateur des archives, et le Docteur Aix. Le Dr. Ferriar, Hibbert et Sir Walter Scott ont chacun produit un volume pour démontrer le danger qu'il y a d'apprécier faussement les choses spirituelles, en voulant les expliquer par les causes "naturelles", et tous trois ont cité l'ouvrage de Beaumont, sans cependant donner la moindre attention au récit que nous avons reproduit : narration si remarquable, et qui paraît accompagnée de toutes les conditions de l'authenticité. [*Notes and Queries.*]

— Ce fait n'est pas unique dans son genre ; d'ailleurs nous voyons aujourd'hui que les morts peuvent exercer sur les vivants une influence tantôt bonne et tantôt mauvaise. Mais nous ne faisons que retrouver ce que les anciens connaissaient ; tâchons de ne pas les suivre dans leurs erreurs. Platon dit que les ames de ceux qui ont péri de mort violente poursuivent avec fureur, dans l'autre monde, les ames de leurs meurtriers. Cela ne doit pas s'entendre d'une manière absolue : la communication de Stovall, précitée, signale une exception, et nous en avons noté d'autres ; mais il est possible que Stockden, après s'être déjà vengé de ses assassins en les faisant prendre et exécuter, les ait encore poursuivis lorsqu'il s'est retrouvé face à face avec eux. Nous l'avons déjà dit : la mort ne change pas le moral.

Un autre fait, moins ancien que le précédent :

Plusieurs journaux viennent de répéter ou de traduire, d'après le *Courrier de Paris*, le récit d'un évènement très-remarquable, annoncé d'abord par le médium D. D. Hume, puis raconté par lord R. de S—, dans la famille duquel la chose s'est passée. On y entrevoit comment une morte, épouse et mère, s'est vengée d'une rivale en faisant prendre le feu à sa robe et occasionnant sa mort. (Voir la *Revue spiritualiste*, de Paris, 3me livraison, pages 78-81.)

Les païens, dont on a tant médit, étaient plus éclairés que nos orthodoxes modernes qui ont peut-être voulu se moquer d'eux en imprimant ceci : "Les païens croyaient que les ames séparées de leurs corps grossiers et terrestres, conservaient après la mort un corps plus subtil et plus délié, de la figure de celui qu'elles quittaient.... ; que ces corps étaient lumineux.... ; que les ames gardaient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie.... Quand l'ame de Patrocle se leva devant Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, du moins en apparence, mais non pas son corps palpable" (*Dict. infern.*). Cette croyance était sans doute fondée sur des observations, car nous arrivons aujourd'hui, par des expériences, à des conclusions à peu près conformes, malgré les idées fausses que l'orthodoxie nous avait inculquées.

GUÉRISONS.

Nous traduisons du *Banner of Light* la lettre suivante :

Messieurs les Editeurs. Une dame de notre ville souffrait d'une grande inflammation à un œil, accompagnée d'intolérables douleurs dans cet organe, et la malade ne sortait pas d'une chambre obscure. Quatre médecins lui donnèrent leurs soins, mais sans lui procurer de soulagement ; au contraire, leurs divers traitements ne firent qu'appauvrir sa santé et les douleurs ainsi que l'inflammation augmentèrent. Les avis qu'elle reçut de l'Infirmerie ophtalmologique ne lui valurent non plus aucune amélioration de son état, et elle fut déclarée incurable. Ainsi abandonnée, des amis firent venir un médium guérisseur. Celui-ci imposa les mains, et les douleurs diminuèrent aussitôt ; puis, en peu de semaines, et par cette imposition des mains répétée, l'inflammation et les douleurs avaient tellement diminué, et la santé revenait si bien, que cette dame a pu se livrer à ses occupations ordinaires, et aujourd'hui elle se trouve dans un état très-satisfaisant.

John Arnold.

South Braintree, Mass.

—Les magnétistes à mi-chemin, ceux qui n'ont pas encore avancé jusqu'au spiritualisme et qui appellent les médiums des " rêveurs éveillés " ; ces hommes qui ne croient pas aux faits qu'on leur signale d'Amérique, parce qu'eux-mêmes ne les ont pas observés ; ces hommes ne verront

qu'une guérison magnétique ordinaire dans le simple fait rapporté ci-dessus. Nous ne prétendons pas que le remède ait été autre chose que l'agent mesmérien (quel qu'il soit) ; mais nous tenons à montrer que l'on peut avoir partout des magnétiseurs, d'excellents magnétiseurs, peut-être les meilleurs, quoiqu'ils n'aient point étudié le magnétisme. Ces *instruments* précieux sont les médiums d'un certain ordre ; ils sont guidés, non par la science, qui procède des hommes, mais par l'inspiration, qui vient de plus haut—par des hommes de bien qui ont quitté la terre : peut-être même par les auteurs d'ouvrages qui nous ont été bien utiles, mais dans lesquels on ne trouve pas le dernier mot sur le magnétisme.

Dans notre précédent numéro nous avons parlé d'un humble forgeron qui guérit quelquefois instantanément et sans toucher Disons aujourd'hui quelques mots de ce qu'obtient une dame que nous connaissons aussi, et qui est fort peu médium, dans le sens ordinaire du mot : à peine obtient-elle quelquefois des réponses au moyen de son guéridon, lorsqu'elle pose ses mains dessus. Voici comment elle s'est aperçue qu'elle pouvait guérir. Sa domestique était souffrante depuis quelque temps (vive sensation de brûlure à l'épigastre, palpitations du cœur, grand abattement, tristesse extraordinaire, il lui semblait que sa tête était vide). La dame voulut la conduire chez le médium dont nous parlions encore tout à l'heure, mais il y eut quelque empêchement et elles s'assirent devant le guéridon sur lequel elles posèrent les mains toutes deux, sans autrement bouger ni parler. Après quelques instants, la malade dit qu'elle sentait un grand bien-être et beaucoup de contentement. Elles restèrent assises de quinze à vingt minutes, et depuis lors la malade est très-bien : il ne reste absolument rien des divers symptômes qui dataient de plus de deux mois, et voilà quatre semaines que cette guérison a été ainsi obtenue.

Un premier pas encourage ; voici quel a été le second. Une négresse, âgée de cinquante ans, était percluse du bras gauche, ce qu'elle attribuait à une luxation de l'épaule ; elle souffrait beaucoup de cette partie et même de tout le bras : il y avait quelquefois de l'enflure à l'articulation supérieure et au poignet ; la malade passait des nuits entières sans pouvoir dormir. Un médecin ayant examiné les parties affectées, reconnut un rhumatisme et prescrivit en conséquence ; mais il n'en résulta qu'un soulagement de courte durée. Un second docteur fit une exploration à son tour et traita aussi la malade, mais sans aucun succès. Un troisième dit que la médecine

ne guérissait pas les rhumatismes, et qu'il fallait se résigner à laisser agir la nature. (Il ignorait sans doute combien le magnétisme est puissant dans ces sortes d'affection.) On eut recours à des remèdes de commère, et il y eut un soulagement qui donna de l'espoir ; mais bientôt le mal revint comme auparavant. Deux ans s'étaient ainsi écoulés, lorsque la malade a été conduite par sa maîtresse (qui est elle-même un peu médium) chez la dame dont nous voulons parler. Toutes trois se sont assises autour du guéridon, sur lequel elles ont toutes posé les mains. Un mouvement involontaire, ou peut-être l'inspiration chez l'une de ces dames, puis l'imitation de la part de l'autre a fait que toutes les mains se sont rapprochées jusqu'à se toucher légèrement. On est resté dans cette position jusqu'à ce qu'un soulèvement réitéré d'un côté de la table a fait comprendre qu'on pouvait lever la séance : elle n'avait pas duré dix minutes. Dès ce moment, la malade a éprouvé de l'amélioration, et cinq ou six autres séances pareilles, les jours suivants, ont achevé de la guérir.

Nous citons ces simples faits comme exemples de ce qu'on peut obtenir, peut-être partout, par un procédé qui n'exige aucune étude préalable, mais seulement la soumission à ce précepte que nous avons déjà rapporté : "Se recueillir, penser à Dieu, vouloir le bien de son prochain, et Dieu fera le reste." Cela ne veut pas dire que tous les malades puissent être guéris et qu'ils doivent l'être par le premier médium venu ou dans n'importe quel cercle ; ce cercle est une batterie, et il faut en changer les éléments quand on ne réussit pas.

Les Invisibles ne se bornent pas toujours au magnétisme, dans le traitement des malades : ils emploient quelquefois des remèdes tangibles dont l'apparition soudaine est encore bien mystérieuse. Cependant, lorsqu'on a constaté l'apport d'objets matériels, comme nous l'avons relaté plusieurs fois dans ce Recueil, on ne reste pas incrédule à ce qui va suivre. Nous traduisons du *Spiritual Age* :

Experience chimique. — Les faits suivants nous sont communiqués par Mr. Evan Thomas, qui nous écrit d'Edwardsburg, Etat du Michigan. Une hirondelle ne fait pas le printemps, pas plus qu'un fait solitaire de ce genre n'autorise à poser des conclusions absolues. Pour le moment, nous nous contenterons de l'inscrire pour mémoire, assurés que nous sommes que plus tard on lui accordera plus d'importance, quand d'autres faits analogues viendront ajouter à la valeur

de celui-ci. Considéré simplement comme phénomène, il n'est certes pas plus merveilleux que l'expérience que peut renouveler à volonté le premier chimiste venu, en produisant de l'eau au moyen de deux substances invisibles : l'oxigène et l'hydrogène.

Mr. Fairfield, le médium dont il va être parlé, faisait récemment des lectures dans les environs d'Edwardsburg. Voici comment s'exprime notre correspondant :

" A l'issue de son cours, j'invitai Mr. Fairfield à venir chez moi visiter un de mes enfants qui était malade. Procédant à ce qu'on appelle un examen de clairvoyance, le médium décrivit d'une manière précise et détaillée tout ce que ressentait le malade, ainsi que les symptômes généraux, et fit une prescription. Mais le fait le plus remarquable de la séance, et sur lequel j'appelle l'attention, se passa ainsi : le mardi soir, au moment d'allumer les bougies, le médium, après avoir fait quelques passes sur le malade, se dirigea, les yeux fermés, vers la dépense où il prit un gobelet de verre, et se mit à parcourir la chambre, frappant sur le verre vide, ses gestes imitant l'action de mains qui attraperaient et recueilleraient dans l'air quelque chose pour ensuite le mettre dans le verre ; puis il posa ce verre vide sur le manteau de la cheminée, au-dessus de la tête de l'enfant, l'y laissa peu de temps, le reprit, répétant les mêmes gestes et le même manége dans la chambre ; il agitait ses mains au-dessus du verre et le maniait ; puis, tout-à-coup, s'élançant de l'autre extrémité de la pièce, avec un empressement bien marqué, aborda le malade et lui versa sur la tête le contenu du verre [environ une cuillerée]. Il s'en dégagea aussitôt une odeur qui se répandit dans la chambre et qui rappelait celle que l'on sent quand on entre dans une pharmacie ; cette odeur avait beaucoup de rapport avec l'éther, mais indiquait une combinaison d'essences les plus odoriférantes. La substance ainsi versée produisit, sur le front et les cheveux de l'enfant, comme la sensation et l'apparence d'un corps onctueux et humide.

" Le lendemain au soir le médium répéta les mêmes manœuvres ; il n'y eut aucune différence, excepté dans la quantité du liquide dont l'odeur, qui ne participait plus autant de celle de l'éther, était cependant très-pénétrante et très-agréable.

" Ce phénomène inexplicable eut lieu en présence de six personnes, le premier soir ; le second soir, nous étions huit témoins, bien attentifs à tout ce qui se passait. Nous sommes tous prêts à certifier le fait, garantissant en outre que

le médium n'a pu avoir la moindre occasion d'exercer aucun effet de prestidigitation ni de produire aucun genre d'illusion.

" J'ajouterai que l'état de mon enfant malade qui subit le traitement spirituel par l'intermédiaire de Mr. Fairfield, s'améliore et nous permet d'espérer un rétablissement complet, quoique la santé ait été bien éprouvée par une longue et douloureuse maladie."

Nous avons entendu parler d'un autre fait analogue au précédent. Pendant l'épidémie de 1855, à Nashville [Tenn.], Mlle. Ferguson, médium, se fit donner une tasse et une cuiller ; on la vit les essuyer avec beaucoup de soin, puis mettre la dernière dans l'autre et tourner, tourner jusqu'à ce que la tasse parut contenir un liquide jaunâtre qui fut administré à une vingtaine de malades dont un seul succomba. Nous avions déjà lu le récit de ce fait, lorsque nous fîmes connaissance avec le père du médium, le Rév. J. B. Ferguson, homme considérable et estimé de tout le monde, et il nous confirma ce que nous venons de relater.

MR. MANSFIELD.

Nous ne pûmes, faute de place, enregistrer, dans notre dernier numéro, un fait remarquable dont il venait d'être parlé dans plusieurs journaux. Nous avions traduit de préférence l'article du *Banner of Light*, parce qu'il rectifie mieux ce que nous avions dit de Mr. Mansfield, lorsque nous donnâmes son adresse, il y a deux mois. Voici comment s'exprimait ce journal :

L'attention du Dr. — avait été attirée sur le phénomène qui, de toutes parts, soulève les applaudissements et les anathêmes, selon le point de vue d'où on le considère. Nous désirons que l'on comprenne bien que le Dr. — ne se donne pas pour spiritualiste. Il y a plus, nous ne savons même pas qu'il ait la moindre croyance aux rapports des Esprits avec les mortels. Son attention a été attirée comme doit l'être celle de tout homme de science qui désire approfondir un fait d'apparence mystérieuse. Il désirait avoir une réponse à une lettre cachetée, mais dans des conditions qui excluent toute possibilité d'influence de sa part. Il pria donc un ami de demander à quelqu'un, que lui ne connaîtrait pas, d'écrire une lettre à un esprit quelconque, et l'ayant cachetée, de la

lui remettre afin que lui-même la portât à Mr. Mansfield et obtînt la réponse. Celui qui écrivit la lettre était Ar Showe, Chinois, demeurant au No. 21 de la rue de l'Union, et bien connu comme importateur et marchand de thé. Il écrivit à son père, mort depuis longtemps, et la lettre était tracée en caractères chinois.

Le Dr. — porta cette lettre à Mr. Mansfield et la plaça devant lui ; alors *Seth*, l'esprit qui veille sur le médium, écrivit par la main de celui-ci, qu'on ne pouvait répondre que brièvement, parce que c'était du chinois. La réponse fut aussi en caractères chinois, ce qui ne laissa pas que d'embarrasser le Dr.—, car il croyait que la lettre qu'il avait apportée était écrite en anglais.

Ar Showe ayant lu la réponse, déclara qu'elle était convenable et semblait venir de son père. De plus, elle lui communiquait une nouvelle qu'il avait ignorée jusque-là, en lui annonçant que sa mère était morte et qu'elle était présente au moment où l'esprit de son père se servait du médium pour écrire la communication.

Ce résultat donna lieu à une seconde épreuve des pouvoirs du médium et de la présence du père, et le mercredi 21 avril, Ar Showe ayant écrit une seconde lettre à son père, la porta lui-même à Mr. Mansfield. Nous insérons ici une lettre d'Ar Showe qu'il nous a adressée et où il nous fait le récit de ce qui s'est passé :

Mr. l'éditeur. Vous dites dans votre dernier numéro qu'un Chinois a reçu une lettre de son père, je suis ce Chinois. J'ai été chez Mr. Mansfield, le grand maître de poste des esprits, et j'ai écrit à mon père qui est mort en Chine, il y a vingt ans. Il y a onze ans que je suis dans ce pays-ci. On m'avait dit d'écrire par Mr. Mansfield et de lui envoyer la lettre, et que mon père me répondrait ; il l'a fait positivement. Il me dit que ma mère est morte, je ne le sais pas, c'est bien étrange. Mercredi je suis retourné voir Mr. Mansfield. J'avais écrit à mon père une autre lettre, cachetée fortement ; je tins mes yeux dessus tout le temps, je ne croyais pas que Mr. Mansfield écrirait davantage pour moi. J'avais renfermé la lettre dans deux papiers d'enveloppes, et je la tenais tout le temps. La main de Mr. Mansfield saute et commence à écrire *très-vite*, et je vois qu'il écrit du chinois, et en une ou deux minutes, mon père me parle de tout ce qui est dans ma lettre, me parle de ma mère et de mon frère, et me dit entre autres choses, que je n'écris plus le chinois aussi correctement que jadis. — Ecrit de ma main : CHARLES AR SHOWE.

Il paraît, d'après cela, que Ar Showe avait pris toute espèce de précautions pour ne pas être dupé, et qu'on a répondu à la lettre en sa présence. Il y a dans la réponse un détail qui en augmente la valeur. Le père donne le nom du frère d'Ar Showe, dont il n'avait pas été fait mention dans la lettre écrite par ce dernier. Personne ici ne savait qu'Ar Showe avait un frère, et encore bien moins comment ce frère se nommait ; pourtant le père dit : "Je ne puis vous dire si votre frère Ar Choung est vivant ou mort". En terminant, il corrige une faute de chinois qu'Ar Showe avait faite en écrivant, montrant par là qu'il était capable de lire la lettre et d'y découvrir des incorrections. Il n'y a donc pas à douter du fait que l'intelligence qui gouverne Mansfield sait lire et écrire le chinois ; il faut aussi que cette intelligence connaisse la famille d'Ar Showe, puisqu'elle écrit le nom d'un frère dont il n'a pas été question dans la lettre adressée à l'esprit. Il y a dans cette lettre quelques questions auxquelles l'esprit a négligé de répondre, mais il mentionne en ces termes la prière que Ar Showe fait à sa mère de communiquer avec lui : — "Mon fils, Ar Showe, je vois par votre lettre que vous désirez que votre mère vienne."

Les savants professeurs de Harvard ont accusé Mr. Mansfield d'être ignorant, au point de faire de ces fautes de langage qui choquent même chez le vulgaire. Il est donc peu supposable qu'il sache écrire ou lire le chinois, même en admettant, comme l'ont avancé ces savants professeurs, qu'il lise les lettres en vertu de la clairvoyance et y compose des réponses que son esprit naturel lui fait trouver immédiatement.

Le chinois est une langue presque inconnue en Amérique et dont la connaissance ne semble guère propre à faire la fortune d'un homme. Il n'est donc pas à supposer que Mr. Mansfield ait consacré beaucoup de temps à l'acquérir ; et nous croirions volontiers qu'un chinois n'aurait pas trop de sa jeunesse pour apprendre à tracer les caractères qui composent les spécimens que nous avons sous les yeux.

Après tout, il est clairement démontré que le don des langues est une des particularités de Mr. Mansfield, et cet exemple est une preuve très-forte du pouvoir spirituel.

———

LE SPIRITUALISME A BOSTON.

Tout le monde officiel du Massachusetts était convoqué dernièrement à une séance de spiritualisme. La *Revue de l'Ouest* donne comme suit, en l'abrégeant, la relation publiée par le *Spiritual Age :*

Le 24 mars a eu lieu une réunion au Meionaion, pour l'investigation des phénomènes produits par l'intermédiaire de Mme Coan. Furent invités le gouverneur de l'Etat, tous les membres de la législature, le maire de la ville, les membres du conseil et les autorités, les représentants de la presse et un grand nombre d'autres personnes.

Le Dr. Gardner, auteur des invitations, ouvrit la séance par quelques mots sur l'objet qu'il avait en vue. Il parla de la propagation rapide du spiritualisme, des accusations lancées de haut lieu contre lui quant à sa "nature trompeuse" et à ses "tendances démoralisantes." Il convenait, dit-il, aux législateurs de constater par eux-mêmes les mérites réels de la nouvelle doctrine, pour pouvoir se faire un jugement éclairé sur leurs devoirs à son égard.

Mme. Coan alors exposa la nature des manifestations qui, fréquemment, se produisaient autour d'elle, manifestations qu'elle attribuait à des esprits dégagés de leurs corps terrestres, et parla des moyens propres à en découvrir l'origine. Elle dit que maintes fois, dès son enfance, elle avait été accompagnée de sons mystérieux long-temps inexpliqués et dont le retour était regardé par ses parents comme le présage d'évènements importants pour la famille. Depuis peu d'années elle avait trouvé qu'une cause intelligente s'y manifestait et qu'ils pouvaient servir de moyens pour communiquer avec ce qu'elle pensait être des esprits débarrassés de leur enveloppe corporelle ; mais elle voulait que chaque investigateur se formât lui-même une opinion sur ce point. Ensuite elle demanda que l'assemblée choisit un comité impartial pour occuper avec elle la plate-forme et conduire l'investigation.

On choisit un comité composé de MM. Usher et Branning, du sénat, et de M. Walker de l'autre chambre législative : tous les trois faisant profession d'incrédulité au spiritualisme. Ces messieurs prirent place sur la plate-forme et commencèrent par examiner la table et ses alentours, s'assurant qu'il n'y avait rien de caché pour produire un effet mécanique ; puis ils préparèrent nombre de bulletins qu'ils plièrent après y avoir écrit des noms. Pendant ce temps, Mme. Coan s'était retirée de la salle.

Les bulletins étant mêlés de manière à ne pouvoir être reconnus par ceux qui les avaient écrits, Mme. Coan revint et se mit à les tirer du tas un à un. Au quatrième ou cinquième des *raps* se firent entendre. Elle demanda aux membres du comité s'ils connaissaient le contenu du bulletin ; ils dirent que non, et elle assura de son côté, comme on pouvait aisément l'en croire, qu'elle n'en savait rien non plus. Elle le passa à M. Walker, lui disant de le tenir plié jusqu'à ce que l'esprit eût écrit son nom par la main d'elle-même. Elle prit un crayon et sa main écrivit rapidement de bas en haut et de droite à gauche "Walter."

M. Walker dit qu'il avait écrit ce nom-là dans un bulletin, et à l'ouverture du bulletin qu'il tenait, le mot "Walter" y fut trouvé.

M. Walker demanda le lieu du décès de la personne désignée et, à cet effet, ayant écrit les noms de plusieurs endroits, sur un morceau de papier qu'il tenait hors de la vue du médium, il promena son crayon le long des mots écrits ; des raps eurent lieu quand le crayon se trouva indiquer "North Brookfield." Il déclara que c'était le lieu demandé. Par un procédé semblable, entre plusieurs noms de maladies, la "fièvre typhoïde" fut désignée. C'était bien la maladie à laquelle avait succombé le défunt.

Pour son âge, le crayon fut passé le long des nombres successifs écrits sur un morceau de papier ; les raps se produisirent quand le crayon arriva à 62. M. Walker témoigna de l'exactitude de ce nombre.

Alors la main de Mme. Coan se mit à écrire "James". Le comité déclara ne pouvoir, sans ouvrir les bulletins, indiquer celui qui renfermait ce nom. Elle prit un à un les bulletins pliés, jusqu'à ce que les raps eussent désigné l'un d'eux, qu'elle passa au comité. A l'ouverture, on y trouva le nom "James." L'âge, à l'époque du décès, fut indiqué, comme plus haut, avec exactitude. Des épreuves pareilles furent faites avec succès sur deux autres bulletins. Il fut proposé alors de recueillir de toutes les parties de la salle des bulletins pliés. On en entassa quelques centaines pêle-mêle sur la table. Le premier qui fut choisi au moyen des raps fut passé aux mains du comité ; puis Mme Coan écrivit un nom qu'elle lut ensuite : "David Halden." Le comité examina l'écrit du médium et dit qu'on pouvait y lire également Halden ou Holden. Un monsieur de l'auditoire déclara être l'auteur du bulletin et demanda le lieu du décès. Divers noms de villes furent prononcés et répétés par lui à plusieurs reprises. Enfin

deux raps (signe convenu d'une réponse de doute) se firent entendre au mot "Boston." Pour la maladie, au mot "consomption," il se fit aussi des raps indiquant l'incertitude.

Le questionneur était disposé à prendre cela pour une épreuve manquée. Cependant il poursuivit en demandant l'âge. Les raps indiquèrent entre 26 et 27 ans. Sur quoi il dit qu'il y avait dans le monde des esprits deux personnes, le père et le fils, portant également le nom contenu dans le bulletin; qu'il n'avait pas eu d'abord sa pensée fixée définitivement sur l'un ou l'autre en faisant les questions, et que cette circonstance pouvait expliquer l'indécision exprimée dans les réponses. L'âge indiqué était celui du fils, tandis que c'était le père qui était mort à Boston, de la consomption.

La profession étant demandée, des raps, qui indiquaient encore le doute, furent entendus comme le mot "machiniste" était prononcé. Il fut reconnu que l'un des deux Holden avait en effet exercé cette profession. Mêmes expériences successivement pour cinq autres bulletins, dont l'un désignait une dame Emilie et un autre un vieillard mort à 75 ans: noms écrits sous l'influence occulte, réponses par les raps aux questions relatives aux esprits annoncés, tout fut exact; seulement, il y eut encore une erreur du médium dans la lecture d'un mot qui venait d'être écrit par sa main: elle lut "John Whitten" au lieu de "John Whither" qui se trouvait dans le bulletin correspondant. Le comité reconnut qu'on pouvait lire en effet l'écrit des deux façons. Ces erreurs involontaires témoignaient de l'ignorance du médium à l'égard de ce qui s'écrivait par sa main, comme à l'égard du contenu des bulletins préparés.

L'heure étant avancée, le comité mit fin à la séance et se retira pour délibérer. Il revint bientôt et, par la voix de Mr. Usher, déclara que toutes les expériences avaient été conduites de bonne foi, et qu'il n'y avait pas la moindre déception ou tentative de déception. Mais quant à la cause des effets produits et à la nature de l'intelligence qu'ils révèlent, chacun doit tirer des faits les conclusions que sa raison lui suggère.

Mr. Potter, membre de la chambre des représentants, proposa un vote de remercîments à Mme Coan pour cette intéressante soirée. Cette motion fut accueillie par un *oui* unanime, après quoi la séance fut levée.

LE SPIRITUALISME EN FRANCE.

A l'époque où les manifestations spirituelles faisaient leur apparition dans l'Etat de New York, Mr. Cahagnet les montrait en France, sous un autre aspect. En Amérique on voulut voir ; en Europe on ne fit guère que rire et se moquer. Depuis lors le spiritualisme a grandi rapidement aux Etats-Unis, tandis qu'il se pose lentement à l'Est de l'Atlantique, et pourtant c'est là que les sciences brillent le plus, mais il est juste de dire aussi que les grands préjugés y règnent en souverains . On y lutte depuis trois quarts de siècle pour faire accepter le magnétisme. Nous aussi nous étions entourés d'incrédules, il n'y a pas encore bien long-temps ; nous leur fîmes voir ce que nous obtenions par les tables, par l'écriture des médiums, etc., et alors ils s'écrièrent : C'est du magnétisme ! On ne nie plus le magnétisme depuis ces expériences-là, et c'est pourquoi nous avons engagé nos amis de France à user de cet autre moyen.

Nous n'en voulons pas aux corps savants de leur entêtement systématique, d'autant que les savants n'ont étudié que la matière ; mais les magnétistes ayant vu quelque chose au-delà, nous ne comprenons pas que beaucoup d'entr'eux montrent pour le spiritualisme une intolérance égale à celle qu'ils reprochent aux corps savants. Ces messieurs voient la paille dans l'œil de leurs voisins, mais ils ne s'aperçoivent pas de la poutre qu'ils ont dans le leur.

Le *Journal du magnétisme*, sous l'habile direction de Mr. le Baron Du Potet, ne pouvait manquer d'accueillir le spiritualisme, quoiqu'il continue à combattre plus spécialement sur le terrain où il se plaça d'abord. Nous croyons qu'il arriverait plus vite à son but en faisant une part plus large au spiritualisme , mais il connait sans doute mieux que nous le monde auquel il s'adresse.

Les Revues spiritualistes feront beaucoup de bien, si elles s'attachent aux faits utiles qui peuvent se prouver, et si elles ne craignent pas de faire la guerre aux erreurs et aux abus qui pèsent si lourdement sur les masses. Les demi-mesures conviennent peu, quand on a des adversaires tels que les nôtres ; et s'il est prudent de "ménager la chèvre et le chou," comme dit le vulgaire, on est à peu près sûr de ne contenter personne, même lorsqu'on va jusqu'à nous reprocher de "gâter la doctrine en attaquant ce qui existe : les religions, les premières et les plus simples croyances des hommes."

Mais nous pourrions nuire à la cause, si, n'ayant encore que l'expérience d'un petit nombre d'années, nous voulions formuler des dogmes prématurés, et si, croyant nos médiums supérieurs à tous les autres, nous prétendions enseigner, d'après eux, ce qui se passe au-delà du soleil : par exemple, que les habitants de telle planète vivent cinq cents ans, lorsque Mr. A. J Davis, le plus fécond des médiums modernes, a dit que la vie moyenne de ces mêmes habitants n'est que de trente ans ; et Mr. Davis, qui dictait *spontanément* cela, en 1846, appuyait son dire sur des considérations au moins fort ingénieuses. (*Principles of Nature*, pages I84-193.)

La réincarnation est une autre question à réserver ; montrer que d'autres peuples y ont cru, n'est pas prouver que la chose soit réelle : il y aurait toujours lieu de se demander si ce que l'on prend aujourd'hui pour la confirmation de ce qui passait autrefois pour une vérité, n'est pas plutôt une adhésion gratuite à un ancien préjugé.

Il nous semble aussi que l'on devrait renoncer à cette formule d'évocation que l'on dit être en usage dans quelques cercles : "Je prie Dieu, tout-puissant, de permettre à (un tel) de venir parmi nous." Il y a là un reste de superstition : les Esprits ont la liberté de venir à nous, lorsqu'ils y sont enclins, mieux encore que nous n'avons celle d'aller chez nos voisins, quand cela nous plaît.

Ce n'est pas sans raison que les Invisibles défendent à certains médiums de lire ou d'écouter quoi que ce soit, touchant le spiritualisme ; et l'on ne doit pas s'étonner si, lorsque ces médiums veulent braver une telle défense, on les voit s'endormir ou endormis par les Invisibles. C'est que la vérité se fait plus sûrement jour par l'intermédiaire de médiums sans préjugés.

Cependant, que chacun la cherche par la voie qu'il croira la meilleure ; nous n'avons point l'intention de blâmer ceux qui procèdent autrement que nous. Ils disent comment ils font leurs séances et ce qu'ils obtiennent, et l'on sait comment se passent les nôtres : les petites notes dont nous faisons accompagner les communications des Invisibles, montrent que ces communications ne sont pas ordinairement suggérées par nos questions et ne participent nullement de nos pensées du moment. Le lecteur est donc à même d'apprécier les diverses méthodes, et il peut expérimenter à son tour comme il lui semble préférable. Nous avons dû prévenir que beaucoup de révélations ont déjà été publiées relativement aux autres mondes de notre système ; il sera prudent de les lire avant

d'en faire imprimer de nouvelles, afin d'éviter autant que possible le reproche de contradiction. Pour notre part, nous croyons plus utile de ne pas perdre terre : il y a trop à défaire et à refaire sur notre petite planète.

PREDICTION.

Le fait suivant a été rapporté à la fois dans divers journaux ; il a même été signalé par des correspondants qui cherchaient à s'en divertir, mais ils en certifiaient la réalité. Il s'agit du paquebot régulier allant de Panama à San Francisco (Californie). Nous allons copier de l'*Echo du Pacifique*, journal de cette dernière ville, qui, lui aussi, a l'air de plaisanter, mais il atteste le fait :

" Avant-hier dans la journée, tous les regards s'interrogeaient. Pas de steamer ? — Non. — Puis on s'inquiétait. Pourquoi s'inquiéter ? Le magnétisme n'est-il pas là pour prédire l'avenir avec la même certitude qu'il raconte le présent ou le passé ?

Le même jour, dans sa séance du soir, Mlle. Girard, pendant son sommeil magnétique, a positivement annoncé qu'elle voyait venir le steamer et qu'il arriverait hier, dans la soirée, vers neuf heures.

A l'appui de cette assertion déjà si rassurante, est venue l'affirmation de la merveilleuse table magnétisée, qui, dans la même séance, tenait avec son interlocuteur cette ferme et laconique conversation : Le steamer est-il perdu ? — Non. — Arrivera-t-il ce soir ? — Non. — Demain ? — Oui. — Le matin ? — Non. — Le soir ? — Oui. — A quelle heure ? — A neuf heures.

Et en effet, hier soir à huit heures le télégraphe annonçait le vapeur en vue, et à neuf heures précises ce dernier entrait dans notre port par la Porte d'Or. Si après cela on ne croit pas, c'est que l'on ne croira jamais."

— La conclusion est un peu outrée, le journal s'amuse, mais le fait reste.

Imprimerie de J. Lamarre.